

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.^e pour l'étranger.

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4.^o oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes. port franc. Les Livraisons de l'année 1813, comprendront les N^{os} 367 à 385.

P A R I S.

Ce 9 Avril 1813.

Depuis que Feydeau fait fortune par son activité, tous les théâtres veulent imiter son exemple : les Français eux-mêmes se piquent d'honneur, et dans moins de huit jours, ils auront donné une petite comédie en un acte et une grande tragédie en cinq actes. Rien de tel que l'émulation, elle est utile aux hommes comme aux enfans, aux progrès des arts, des lettres, des sciences et de toutes les entreprises possibles ; le Parnasse aura donc aussi son printemps, et les lauriers croîtront dans l'empire de Thalie, comme les violettes naissent dans l'empire de Flore.

Il y a longtems que nous avons observé que la mode n'étoit plus la même pour chacun, et que chacun avoit sa mode : cette observation s'applique particulièrement au costume des Dames ; ce n'est plus le chapeau ou la robe qui constituent l'élégance d'une femme, mais bien la tournure de la femme qui constitue l'élégance de sa toilette. Aussi voit-on des chapeaux à plumes à côté de toques à fleurs, des robes longues, et des robes courtes, des spencers et des redingotes, des brodequins et des souliers : telle femme porte du jaune, telle autre du vert, celle-ci du bleu, cette autre du rose. Cependant les négligés les plus agréables et les plus distingués se composent d'une robe blanche et unie coupée d'un spencer rose, ou d'un par-dessous rose pâle recouvert d'une juive de mérinos doublée de satin idem : ce costume est distingué ; mais un

négligé blanc et rose exige un teint à l'avenant. Heureuses les femmes qui l'ont reçu de la nature ; les autres s'adressent à Madame Chaumeton, et, de loin, la différence est peu sensible.

Depuis que les airs de Sacchini passent pour des ponts-neufs, il ne faut pas s'étonner qu'on nous donne de la musique sèche comme un calcul, et inintelligible comme un problème : si cela continue on ne pourra assister à une représentation d'opéra, qu'après avoir fait un cours complet de composition. Les musiciens qui se piquent d'être savans, ne veulent pas sentir la différence qui doit exister entre un solfège et une partition, entre une sonate et un air, ou un chœur dramatique ; quand on parle au public, la première condition est de se faire entendre : le naturel et la clarté seront donc toujours au-dessus des difficultés et des profondeurs de la science. Emouvoir et plaire, voilà ce que doit se proposer un compositeur d'opéra ; s'il ne nous inspire que de l'étonnement ou de l'admiration même, il a manqué son but ; son ouvrage, quelque sublime, quelque profond qu'il soit, pourrira dans les cartons de l'Opéra, ou dans la bibliothèque du Conservatoire ; le professeur pourra le consulter quelquefois ; l'amateur n'ira jamais l'entendre.

Ces réflexions s'appliquent malheureusement aux *Abencerages*, dernière composition d'un de nos maîtres les plus célèbres ; il se fit connoître d'abord par des productions aussi aimables que distinguées, et quelques-uns des morceaux du nouvel opéra ont rappelé l'aurore de ce compositeur ; mais, hélas ! ces souvenirs ont été rares ; le Cherubini d'aujourd'hui a écrasé le Cherubini d'autrefois ; ce n'étoit qu'un écho dans le parterre, et chacun s'écrioit avec regret, en sortant, l'oreille encore étonnée des accords qu'elle venoit d'entendre : *sonate, que me veux-tu ?* quant au poëme, en ne comparant M. De Jouy qu'à lui-même, on peut regretter que ses *Abencerages* ne vaillent pas sa *Vestale*. En général, les auteurs ne songent pas assez aux engagemens qu'ils contractent en donnant pour la première fois un bon ouvrage ; ils semblent le considérer comme un passeport pour de plus foibles ; ils ont tort : dans la carrière des beaux-arts et des belles-lettres, il faut toujours aller en avant ; reculer équivaloit à tomber. Paillasse a bien raison quand il dit, tout Paillasse qu'il est : *Allons, messieurs, de plus fort en plus fort !*

LE CENTYEUX.

Le Mari par hasard du Vaudeville n'a aucun rapport avec le *Mari de circonstance* de Feydeau. Ce dernier est comique et a obtenu beaucoup de succès ; l'autre, assez spirituel, mais froid a été sifflé au dénouement. Cette pièce, revue, corrigée et diminuée, a reparu, et elle restera probablement au répertoire. pendant une quinzaine.

On vient de jouer à l'Ambigu-Comique une *Vengeance de l'Amour*. Cette pantomime anacréontique est très-bien exécutée

Ayuntamiento de Madrid

par des enfans , et elle a été vivement applaudie , surtout par les Dames qui , toutes , comme chacun sait , s'intéressent aux enfans et à l'amour. *

— Tu prétends donc rester veuve ?

— Je l'aurois voulu ; mais puisque votre bonheur est attaché plus que le mien , à ce que je contracte de nouveaux engagements , je vous fais , mon père , le sacrifice de ma liberté.

— Eh bien. Arrête donc ton choix sur quelques-uns des partis que je viens de te proposer.

— Cela m'est impossible. Aucun de ceux que vous m'avez offerts ne me convient.

— Cependant , Saint-Elme , brillant de santé , de jeunesse , à peine à son cinquième lustre.

— Est précisément , comme je ne veux pas un mari : dans dix ans il me seroit passer pour sa mère !

— Eh bien. Florival , à cinquante ans , est vert et paroît encore dans la force de l'âge.

— Oui , on le croiroit votre frère. Je n'épouserai pas mon oncle.

— Du moins , Dermont a tout pour plaire ; figure charmante , taille avantageuse , tenue soignée , recherchée même. . . .

— Il s'occupe trop de lui pour s'occuper d'une femme.

— Tu ne peux pas faire ce reproche à Valcherck. Personne n'est plus simple dans ses manières , n'a moins de prétentions dans ses habits.

— Justement je ne veux pas que mon époux soit négligé au point de faire croire qu'il ne cherche plus à me plaire.

— T'offrirai-je Emmanuel , cité partout par l'étendue de ses connoissances , la profondeur de son esprit ?

— Je ne veux pas étudier ce que me dira mon mari pour le comprendre.

— Tu es difficile ! Solicourt. . . . s'explique d'une manière plus vulgaire.

— Je ne veux pas un stupide. . . .

— Si un homme riche peut te convenir , la fortune de Dermerson est à tes pieds.

— Je ne veux pas devoir la mienne à mon mari.

— Les revenus de Derval sont très-bornés.

— Je le sais. Je ne veux pas épouser ses dettes.

— J'ai encore à te proposer le comte de Valcour. Son nom , son rang.

— L'éloignent trop de moi. Je ne veux pas qu'il m'élève jusqu'à lui.

— Ah ! pour le coup. . . . tu prétends rester veuve !

Pendant cette discussion , je parcourois le Journal des Dames du 31 mars , et je finissois l'article *Comment le veux-tu ?* Aux derniers mots du père , je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Estelle m'en demanda la cause. Je lui donnai l'article à lire.

Qui s'y seroit attendu? Elle veut maintenant se marier.... Avec qui?... Avec.... le fils de M^{***}.

Si vous savez son adresse, M. le rédacteur, veuillez la faire connaître par la voie de votre journal; et M. Villiaume n'aura plus seul le droit de faire des heureux. Vous en ferez quatre à la fois.

L'OBSERVATEUR.

COSTUMES ORIENTAUX INÉDITS (1).

Ce Recueil ne contient que vingt-cinq planches et huit pages de texte. Fidèle à son titre, l'éditeur n'a rien reproduit de ce qui se trouve dans les ouvrages de Fériol, Guer, Mouradjad-Hosson, Choiseul-Gouffier, Castellan et Olivier.

Le costume persan avoit été décrit amplement par Corneille Le Bruyn, et gravé avec beaucoup de soin : Tavernier et Chardin s'en étoient aussi occupés; mais le costume actuel diffère totalement de celui que ces voyageurs avoient décrit. Les cinq persans que l'on verra dans la galerie que nous annonçons, ont été dessinés à Paris, en 1809, par M. Pêcheux, peintre d'histoire, dans l'hôtel de la légation persane. Deux sont représentés de face, un de trois quarts, un de profil, et le cinquième est vu par le dos. Les attitudes de ces étrangers sont aussi justes que les détails de leur vêtement sont exacts.

La sixième gravure représente un barbaresque, capitaine d'un vaisseau turc. M. Manzoni, peintre décorateur, de qui l'éditeur tient ce costume et les suivans, partit de Toulon, sur le vaisseau de ligne *le Républicain*, vers la fin de 1795, et arriva à Constantinople le 25 février 1796. Admis comme musicien dans des concerts donnés chez les ambassadeurs et chez le Grand-Seigneur lui-même, employé chez la sultane, femme du capitán-pacha (grand-amiral), à décorer un théâtre, il eut occasion de voir, et a dessiné d'après nature les costumes dont nous nous occupons.

La septième planche représente un soldat de marine; la huitième et la neuvième, deux marchands, l'un de la Crimée, l'autre Arménien; la dixième, un interprète des langues orientales; la onzième, un courrier de la Porte Ottomane; la douzième, un officier de gendarmes de campagne; la treizième, un canonier turc; la quatorzième, un soldat d'infanterie turque exercé à l'Européenne; la quinzième, un soldat d'artillerie à cheval; la seizième, un porte-étendard de cavalerie asiatique; la dix-septième, un eunuque noir. « La plupart de ces eunuques, dit l'éditeur, ont le visage difforme. Cependant ils portent les noms des plus belles fleurs, comme narcisse, hyacinthe, rose, etc. »

La dix-huitième figure est celle d'une femme du sérail du grand sultan. En place de l'ancien bonnet syrien, très-élevé et

(1) Prix : 36 francs, et, port franc, 38 francs; à Paris, chez l'Editeur, rue Montmartre, n° 183, au coin du Boulevard.

en forme de corne , qui fut longtemps en usage , elle a sur ses cheveux , longs et épars , un petit bonnet à houppe , entouré d'une fichu de mousseline à fleurs. Son caleçon descend très-bas , et sa chemise de gaze est si claire , qu'elle couvre la gorge sans la cacher.

La dix-neuvième planche représente une sultane. En donnant un héritier à l'empire , une femme du sérail devient sultane. La mère , les filles , sœurs , nièces ou cousines de l'empereur portent aussi le nom de sultane. Celle que la gravure représente est vêtue d'une robe de damas à fleurs d'or ; sa ceinture est enrichie d'une plaque de diamans ; elle porte un collier de diamans et une épingle de diamans. La manière dont ces bijoux sont montés les différencie totalement de ceux qu'on voit en France.

Sur la vingtième planche , est une femme turque de Constantinople ; et sur la vingt-unième , la femme d'un européen. Viennent ensuite un porteur d'eau et un portefaix.

Devenu prisonnier de guerre , M. Manzoni fut envoyé à Sinope , ville de l'Asie mineure , située sur les bords de la mer Noire.

La vingt-quatrième planche représente une femme de Sinope , chez elle ; et la vingt-cinquième , une femme de Sinope , à la promenade.

LE PAPILLON FIXÉ.

Un jeune papillon , bigarré de couleurs ,
 Au milieu d'un brillant parterre ,
 Voltigeoit d'une aile légère ,
 Et s'en alloit de fleurs en fleurs.
 Tantôt ici , bientôt ailleurs ,
 Il effleure un œillet , il entr'ouvre une rose ,
 S'enivre du parfum d'une anémone éclose ;
 Tantôt , sur un lilas , il s'arrête un instant ;
 Tantôt , dans une tubéreuse ,
 Il plonge sa trompe amoureuse ,
 Et la délaisse au même instant.
 Il carressoit ainsi , chaque fleur printanière ;
 Cependant , aucune à ses yeux ,
 Ne sembloit digne de lui plaire ,
 Et l'inconstant alloit quitter ces lieux ,
 Lorsque , sous un berceau de myrthe et de lierre ,
 Il voit mon aimable bergère ,
 Qui , sur le vert gazon , reposoit mollement.
 D'un songe heureux , la douceur passagère ,
 Flattoit Cloris en ce moment ;
 Sur sa bouche enfantine ,
 Un souris gracieux se peignoit doucement ,
 Et sur son visage charmant ,
 Se répandoit une rougeur divine.
 Moins belle auroit paru Cyprine ,
 Que ne l'étoit alors Cloris à Madrid

De tant d'attraits il est surpris. . . . !

Il admire son teint de lys,

Ses dents d'émail, ses lèvres demi-closes,

Et volant sur son sein arrondi par l'amour :

« Ha ! dit-il, j'ai trouvé la plus belle des roses ;

« C'est ici qu'à jamais je fixe mon séjour ! »

JH. SIRAND, commis à la préfecture maritime
du port de Toulon.

Parmi les objets de parure que l'industrie fait éclore chaque année, au renouvellement du printemps, on distingue des chapeaux de paille d'un travail nouveau. Ils imitent, par le dessin des tresses, les tulles à jour ; et, par le brillant de la matière, les étoffes satinées. On les fabrique rue Chabanais, n° 5. Il y en a en couleur naturelle et en rose, en rose et paille, vert et paille, bleu et paille.

Ce nouvel établissement, honoré des plus hautes protections, est une nouvelle branche ajoutée à l'industrie nationale ; et cette branche peut devenir importante, surtout si l'auteur qui, jusqu'à présent, n'a travaillé que pour les premières classes de la société, rend ses prix accessibles à des classes moins opulentes.

L'ouverture du Tivoli d'été doit se faire le 18 de ce mois.

C'est une chose particulière que ma raison et moi nous ne puissions presque jamais nous mettre d'accord. Elle me fait pour-tant quelquefois des discours superbes, je l'écoute avec une attention toute édifiante ; mais je ne sais comment il arrive qu'ordinairement je fais *gris*, quand c'est *bleu* qu'elle me conseille. Elle boude alors, je me fâche, nous nous brouillons, et par exemple, dans ce moment-ci, nous sommes on ne peut pas plus mal ensemble.

— Ah ! dit-elle, comme le cœur aisément se pervertit et que l'innocence, cette fleur des premiers jours de la vie, est prompte à se faner.

— Savez-vous, ma belle, que voilà des phrases charmantes ? . . .

— En arrivant à Paris, vous étiez simple dans vos goûts, modeste dans vos désirs, réservé dans vos manières, discret dans vos paroles.

— Je suis bien changé, n'est-ce pas ? Ma conscience en est toute effrayée. . . .

— Quel ton léger, quelle tournure indécente !

— Quel ton chagrin, quelle tournure gothique !

— Qu'est devenu le temps où vous ne songiez pas seulement à la couleur de l'habit que le tailleur vous apportoit.

— Maintenant, avouez que pour la coupe, la nuance, j'ai une recherche. . . .

— Qui me désespère.

— J'ai formé dix artistes !

— Allez , vous êtes un jeune homme perdu.

— Allez , vieille raison , vous êtes folle.

— Vous croisieez vos gilets jusques sous le menton. Vos cravattes étoient de perkale et nouées sans prétention. Aujourd'hui votre gilet est ouvert jusqu'au dernier bouton , pour laisser voir un jabot à mille plis , une cravatte de mousseline , à rosettes.

— Vous oubliez le lorgnon pendu à la tresse de cheveux....

— Coquet !

Radoteuse ! . . . Ne savez-vous pas que le soin dans la toilette annonce de l'ordre dans les idées. Un tact sûr en fait de pantalons , indique un jugement sain dans toutes les opérations quelconques.

— Que j'étois loin de cette doctrine , en voyant tous ces grands auteurs du temps passé de qui la mise en désordre. . . .

— Je vous arrête , voyez nos auteurs , nos hommes de génie d'à présent : ils sont mis comme des anges. Il n'y a pas jusqu'à nos érudits qui ne se piquent d'une certaine élégance. . . .

— Cela fait pitié !

— Cela fait envie. . . . Pour être un poète à la mode , il faut suivre les modes. Les modes sont filles des Grâces , les Grâces sont sœurs des Muses. . . .

— Assez , assez , ceci tombe dans le galimathias , votre esprit bat décidément la campagne. Adieu. . . .

— Quoi , vous me quittez ? Ingrate.

— Je reviendrai plus tard.

— Ne vous gênez pas ; je ne suis pas pressé. Bon soir.

LE RÔDEUR.

Ah ! ma petite , que je suis ravie de vous voir ! — Je le suis également ; mais qu'avez-vous , vous me paraissez inquiète ? — Et changée à faire peur. Je suis malade , souffrante , abîmée ; j'envoie chercher mon médecin , et l'on m'apprend qu'il est indisposé lui-même. — Eh bien ! craignez-vous de ne pouvoir le remplacer ? — Certainement. Si vous saviez combien il est aimable , complaisant ; il ne m'ordonne que des remèdes agréables , ne me dit que des choses flattenses ; arrive-t-il quelque évènement dans la société , fait-on une méchanceté à l'une de mes amies , joue-t-on un bon tour à quelque mari de ma connoissance , j'en suis la première instruite ; il fait les honneurs de ma maison , gronde mes gens , préside à ma toilette. . . . — Comment ? un grave médecin. . . . — Sans doute , la toilette n'influe-t-elle pas sur la santé ? Selon lui , la forme d'un chapeau , la couleur d'un ruban , l'ampleur d'un pardessus ne sont pas des choses indifférentes. — Et vous vous en rapportez à son goût ? — Presqu'autant qu'à ses talens. Voyez son gilet de cachemire , et le solitaire qu'il porte au doigt , et sa voiture gris-perle , est-il rien de plus joli , de plus élégant ? — D'accord ; mais j'en connois

un. — Pas possible. — Qui vous guérira. — Je m'en garderai bien. — Vous croyez que votre docteur. — N'a qu'un seul travers. — Lequel ? — Il prétend qu'il est temps de chercher un époux à ma fille. à un enfant ! — De l'âge de la mienne à -peu - près ? — Oui, 19 ans. C'est d'un ridicule affreux. — Cela n'a pas le sens commun !
AL. G ***.

MODES.

Les modistes n'employoient, il y a quelques jours, que des couleurs douces, du blanc, du rose, du lilas, du vert et du jaune clair : avec le gros jaune est arrivé le gros bleu, et pour former des garnitures, on prend les couleurs les plus disparates ; ajoutez la bigarure des étoffes écossaises, des rubans écossais, et notez que les fleurs doivent être assorties à ces étoffes ou à ces rubans, c'est-à-dire, qu'il doit y avoir trois ou quatre sortes de fleurs sur un chapeau. Les pensées et le réséda sont au nombre des fleurs à la mode. Nous ne savons pas le nom d'une fleur nouvelle, couleur de rose et de la grosseur d'une rose, qui a la forme d'une pomme de pin. Elle se porte entourée de ses feuilles ; ses branches ont la grosseur de celles de l'hortensia, et ses feuilles sont du même vert. C'est surtout sur les chapeaux de paille blanche qu'on voit cette fleur. On ne mettoit dans le principe qu'un rang de tulle au bord des chapeaux de paille blanche ; il y en a quelquefois trois maintenant. Pour donner aux chapeaux de paille d'Italie la hauteur prescrite par la mode, on met au haut de la forme plusieurs entourages de rubans. Nous avons dit que les cornettes de tulle avoient au centre un gros bouquet et un nœud ; c'est encore de même maintenant. Les lingères font la passe de leurs capotes de perkale très-étroite, et le fond très-ample.

On met encore cette année des remplis et des volans au bas des robes de perkale ; mais il faut, de plus, des broderies, et en abondance. Voici l'ordre : d'abord, au bas de la robe, un rang de crêtes de coq en perkale brodée, puis des remplis ; au-dessus des remplis, deux ou trois falbalas de mousseline brodée, et au haut de chacun, pour tenir lieu de tête de falbalas, un rang de crêtes.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1305.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevard, à côté du café. Les abonnemens datent du 1^{er}. ou du 15.